

*Sylvain Pettinotti*

**Jusque là,  
tout allait bien...**

*Éditions du polar*  
Collection Policier

Du même auteur

De l'eau dans le gaz, éd Reflets Noirs, 2006 (épuisé)  
Les oubliés du Vercors, éd de l'Ecir, 2006 (épuisé)  
Manzini ou l'art de choix, éd A. Bargain, 2007  
Grenoble parano, éd Ravet Anceau, 2008  
Réactions en chaîne en Isère, éd A. Bargain, 2008  
Traquée, éd P.L.A, 2009  
Les oubliés du Vercors, éd P.L.A, 2010 (réédition)  
Jusque là, tout allait bien..., éd du Polar, 2011

**Copyright *Editorial Antigone* - Editions du Polar Juillet 2011**

16, Boulevard Saint Germain – 75005 Paris

[www.editions-du-polar.com](http://www.editions-du-polar.com)

ISBN 978-2-35569-056-4



*La rue est déserte. Il fait nuit. Il doit être tard car les lumières sont éteintes.*

*Je marche.*

*Bourré, comme tous les soirs.*

*Soudain, je sursaute.*

*Des pas, derrière moi.*

*Je me retourne.*

*Personne.*

*Pourtant, je n'ai pas rêvé. Je continue à avancer, cherchant mon équilibre au milieu de ces immeubles qui vacillent.*

*Je m'arrête à nouveau. Cette fois, je ne peux pas me tromper. Je les ai bien entendu, ces putains de pas.*

*Un truc froid sur ma nuque.*

*Puis une voix.*

*« Tu vas crever... »*

*J'ai peur. Une peur viscérale qui me noue les intestins et me soulève l'estomac. Je vais dégueuler.*

*« Tu vas crever, Jef... »*

*J'ai envie de hurler, mais aucun son ne sort de ma bouche.*

*Puis, d'un seul coup, ils sont là. Étalés sur les pavés dans des poses grotesques. Empilés les uns sur les autres. Les membres enchevêtrés. Les yeux grands ouverts fixant l'éternité.*

*Morts.*

*Tous.*

*Sauf moi.*

*Nausée.*



## I

J'ai un océan de vomi sous le nez.

Un gerbi dégueu qui pue la vieille vinasse. Genre gros rouge, à cent balles le litron.

Je commence à reprendre conscience... à sortir de ce rêve. Toujours le même.

Ma gueule traîne sur le trottoir.

Le reste de ma carcasse de trente-huit piges, accroché au bout, est avachi devant un négoce de chaussures.

— Qu'est-ce qu'il fout encore ici celui-là ? glapit un brave homme qui aimerait bien ouvrir sa boutique.

C'est qu'il est coincé, le pauvre. Devant la grille, il y a bibi avec sa flaque de vomi. Et sur le trottoir de la place Grenette de Grenoble, à neuf heures du mat', ça fait désordre, un pochtron patraque. Alors, le gonze devient

de moins en moins brave à chaque seconde qui passe. Il dégaine son portable et appelle les flics.

— Range ton téléphone, je braille au commerçant. Je me casse, de toute façon.

Pas facile pourtant de tenir ce genre de promesse. J'ai un mal de chien à me mettre sur mes guiboles. D'autant plus que la gerbe, sur le goudron, ça glisse.

Je pars, en titubant... à peine. Je fais tout ce que je peux pour maîtriser un quasi incontrôlable mouvement de balancier du trottoir. Mais comme aurait sûrement dit mon père que je n'ai jamais vu, ni connu, ni rien : « avec de la volonté, mon fils, on peut tout faire ».

Je fais un demi-tour royal et je mets les bouts.

Direction, les quais de l'Isère. Là-bas, c'est mon chez-moi. Mon petit coin chéri. Là où je crèche. Avec les copains.

J'adore.

J'enfile la rue Montorge, négligeant le Passage du Jardin de ville. Trop petit. Trop étroit. Je suis foutu de me manger un mur. Sans compter que ça sent la pisse de poivrot. Je sais ce que je dis, j'ai mes habitudes sur le pilier de droite, à côté du marchand de tabac.

Donc, je vais jusqu'au quai de Créqui. Là c'est confortable. La murette garde-fou, au-dessus de la voie express, me sert de fil d'Ariane. Je la suis et parviens à la Place Hubert Dubedout. Je prends le pont au-dessus de l'Isère. En passant, je jette un coup d'œil sur la rivière. Ça brasse, ça tourbillonne, ça écume, que ça m'en file le tournis ! Faut dire qu'on est au mois de juin et la neige fond dare-dare sur les montagnes, gonflant les cours d'eau comme des chattes qui vont mettre bas.

Je me retrouve quai de France, à droite du pont et je prends - encore à droite - la première petite rue. Celle qui descend le long de l'Isère pour devenir une piste prisée par les cyclistes, rollers-men et autres hurluberlus coureurs en tout genre. Et là, à une cinquantaine de mètres à tout casser, il y a notre camp, sous les arbres, en contrebas de la place Aristide Briand avec son espèce de tour bizarre au milieu du carrefour.

Quatre tentes, modèle familial, font face à la rivière. Des bâches en plastique de différentes couleurs protègent les toiles contre les intempéries. Au centre, on en a installé une grande sous laquelle on se fait la bouffe en commun. On y a mis aussi nos réserves d'eau, dans des bidons de vingt-cinq litres, nos réserves de pinard, des chaises pliantes, une table sur tréteaux et tout un tas de bordel qu'on ramène d'un peu partout.

Et ça, c'est chez nous à Prof, Nab, Marilynne et moi.

D'ailleurs, au moment où j'arrive, Prof est assis sur une chaise, tout raide. On l'appelle comme ça parce qu'il a toujours l'air de tout savoir. Une déformation professionnelle sans doute. Je crois qu'il a vraiment été prof dans le temps. Il n'est pas très bavard sur lui-même, mais d'après ce que j'ai compris, il lui est arrivé une grosse embrouille, genre balèze, et sa vie a dérapé à trois cents pour cent.

C'est un grand type tout en os, au visage maigre orné d'une barbichette entretenue avec soin. C'est la seule et unique chose qu'il entretient sur lui d'ailleurs. Je n'ai jamais compris pourquoi. Il est crade, il pue, il est mal coiffé, ses lunettes n'ont plus de verres depuis des lustres, mais tous les matins, il coupe les trois poils qui frisent à l'envers sur son bouc. Ça doit lui rappeler quelque chose.

Un souvenir auquel il tient de sa vie d'avant. Quand il n'était pas encore une épave.

Pour l'instant, il fume une pipe et me dévisage avec sévérité. Je m'approche de lui. Il fronce le nez et fait une grimace de dégoût.

— Tu pues, mon salaud ! il braille. Tu t'es vidé les tripes dessus ou quoi ! Et pis t'as vu ta dégaine ? T'as pas honte ?

Prof qui me fait une leçon de tenue, ça vaut son pesant de nouilles cuites. Je hausse les épaules et saisis un bidon d'eau.

— Hé, ho ! Tu vas pas te laver avec ça, non ! T'aurais pu te décrasser ailleurs, merde ! On voit que c'est pas toi qu'a été chercher l'eau !

— C'est qui ? C'est toi ? je lui demande.

À ce moment-là, une tête hirsute et massive émerge de la dernière tente.

— C'est fini ce bordel ! C'est moi qu'a été chercher l'eau et le prochain coup c'est ton tour Jef !

— OK Nab, c'est bon, recouche-toi !

— Des clous ! Avec le boucan que vous faites y a pas moyen de pioncer ! Y a du café ?

En disant ça, il s'extirpe complètement de sa tente. Torse nu, vêtu d'un vieux jogging et chaussé d'une paire de sandales en cuir, il s'étire et fait jouer ses muscles nouveaux. Il n'est pas très grand, Nab, c'est plutôt le genre trapu. Et c'est un vrai paquet de nerfs. Je l'ai vu une fois casser la gueule à un videur de bar de nuit qui ne voulait pas le laisser rentrer. Il a fallu se mettre à quatre pour l'empêcher de le tuer.

Il vient s'asseoir en face de Prof. À son tour, il fait une grimace.

— Pouah ! Ça shlingue ici !

Prof me désigne du doigt. Indigné, Nab ouvre de grands yeux.

— C'est bon, c'est bon... je marmonne avant qu'il ait pu dire un mot.

Je prends un bidon et je file dans un coin, derrière les tentes. Là, je me désape en entier et je me verse la flotte sur la tronche. Puis, je commence à me frotter. Putain que ça fait du bien !

— Tu veux que je t'aide, chéri ? susurre une voix.

Je sursaute et me retourne. C'est Marilyne, plantée devant moi, les mains sur les hanches, qui reluquait mes fesses sans vergogne. Enfin, vu que j'ai fait demi-tour, ce n'est plus les fesses qu'elle zieute.

— Putain Marilyne ! Tu m'as fait peur... préviens quand t'arrives comme ça !

Elle se passe la langue sur les lèvres et se tire en dandinant son gros cul. Parce que Marilyne, c'est une vraie baleine ! Il ne lui manque que les nageoires et le tableau serait complet. Son surnom, elle le doit à ses nippes et à ses cheveux. Elle a la tête surmontée d'une espèce de choucroute blondasse épouvantable et, comme elle se fringue toujours avec des décolletés pas possibles, on n'a pas cherché longtemps avant de trouver son pseudo.

Marilyne, elle a trois qualités : c'est une bonne cuisinière, elle a le cœur sur la main et c'est une pipeuse de première. Cette gonzesse, elle fait des pipes à rendre jalouses toutes les putes de Grenoble ! Et comme elle n'est pas avare de ses compétences buccales, on en profite largement Nab, Prof et moi. Sans honte d'ailleurs,

on sait bien qu'elle aime ça Marilynne ! Alors, si tout le monde est content, pourquoi se gêner ?

Je finis de me décrasser et je file dans ma tente chercher des fringues acceptables. Je me dégotte un short kaki et un marcel noir. Je me coiffe les cheveux en arrière et vérifie le résultat dans ma petite glace suspendue à une armature de la tente. J'ai une sale tronche. Pourtant, mes traits sont réguliers, voire fins et ma peau mate me donne un air toujours bronzé. Mais ce qui cloche, ce sont les poches sous les yeux, les veines éclatées autour de l'iris, la barbe mal taillée et le rictus désabusé figé sur mes lèvres.

Je soupire.

— Jef ! braille soudain Prof.

— Ouais ?

— Amène-toi !

Je râle.

— Une minute, j'arrive !

— Amène-toi, je te dis, bordel ! insiste-t-il.

Il y a quelque chose de bizarre dans sa voix. Genre proche de la panique, comme quand on n'a plus de pinard dans la réserve.

Sauf que, tout à l'heure, j'ai vu des tas de litrons sous la bâche.

Intrigué, je sors de ma tente pour voir ce qu'il se passe et je reste scotché sur le pas de la porte.

Nab, Prof et Marilynne ne sont plus tout seul.

Il y a deux types avec eux. Deux vieux avec les cheveux tout gris et des costards hyper-classes. L'un porte un chapeau blanc et l'autre s'est collé sur le nez des lunettes noires. Avec une dégaine pareille, ça ne peut pas être des flics. C'est déjà ça.

Prof se tourne vers moi :

— On te demande, vieux...

Je regarde Prof, puis les vieux, puis à nouveau Prof.

— Moi ? je demande, incrédule.

Un des vieux me dévisage alors :

— Vous êtes... « Jef » ?

J'opine du chef.

Les types me zieutent comme s'ils venaient de trouver un cafard dans une salade de la Tour d'Argent. Ils échangent un coup d'œil, puis font un pas vers moi.

— On peut vous parler en privé ?

De mieux en mieux... je prends le parti de faire le con et j'avance vers eux en faisant des manières.

— Mais bien sûr ! Je vous en prie, veuillez passer dans mon bureau s'il vous plaît... Marilyne, vous nous préparerez un petit café, merci !

Marilyne, qui n'a pigé que dalle, ouvre des yeux comme des soucoupes. Elle pointe son index sur sa poitrine et arrondit la bouche.

— Laisse tomber, je lui dis. Je déconne.

Elle pousse un soupir et son visage se détend. Nab et Prof gloussent dans leur coin. Chapeau blanc n'a pas l'air de trouver ça drôle.

— Il s'agit d'une affaire sérieuse et on doit vous en parler en privé, dit-il sur un ton pincé.

Il désigne la piste cyclable, derrière nous.

— Ce coin-là fera l'affaire... si ce n'est pas trop vous demander d'aller jusque-là.

Sans attendre ma réponse, les deux vieux s'y dirigent à petits pas.

— C'est quoi ça ? demande Nab. C'est des pédés ?

Je hausse les épaules. Je n'ai jamais vu ces types, je ne sais pas comment ils connaissent mon nom et je suis curieux de savoir ce qu'ils me veulent. Je les rejoins, sous le regard vaguement inquiet de mes trois potes qui ne me quittent pas des yeux. Je me plante devant eux.

— Alors ?

— Vous êtes bien Jean-François Cachin ? demande Lunettes noires, les bras croisés sur sa poitrine.

J'en reste baba. Ça fait des lustres qu'on ne m'a pas appelé par mon nom. Dans la rue, on s'en tape du patronyme. Alors « Jef » ça suffit bien. J'acquiesce.

— Vous êtes bien né en 1967 à l'hôpital de la Tronche ? poursuit lunettes noires.

J'ai l'impression que ma mâchoire va me tomber sur les pompes. C'est quoi, ce type ? Il est parti pour me débarrer mon pedigree sur la place publique, ma parole ! Je secoue la main droite.

— Hé, ducon ! Tu joues à quoi, là ? je l'interpelle.

Impassible, l'autre naze continue.

— En 1968, vos parents sont tués dans un accident de voiture et vous êtes placé dans un premier temps à la DDASS, puis en famille d'accueil chez les Rivière, à Sassenage. Après une scolarité déplorable, vous passez un CAP de carrossier. On perd votre trace entre 1985 et 1995, date à laquelle vous revenez dans la région grenobloise...

— Stop ! je beugle. C'est quoi, ces conneries, bordel ! D'où vous savez ça d'abord ? Vous êtes des flics ou quoi ?

Je m'étrangle ! Je m'indigne ! Je monte sur mes grands chevaux en faisant des tas de gestes avec les bras. Mes trois potes restés en arrière s'approchent peu à peu. Nab a

mis sa tête des mauvais jours. Sourcils froncés, mâchoire prognathe, il serre les poings et fait jouer ses pectoraux. D'habitude ça impressionne. Là, que dalle !

Chapeau Blanc porte alors la main à son couvre-chef et s'incline légèrement.

— Je m'appelle Karl Schneider, et voici mon ami Angelo Morano.

— Salut, je réponds, les joues en feu.

Morano se racle la gorge et ôte ses lunettes de soleil. Il a les yeux presque aussi noir que Schneider les a bleu.

— Que savez-vous, Jef, de votre famille ? me demande-t-il d'une voix douce.

Ils sont cons ou quoi ces caves ! Ils viennent de me dire que mes parents se sont tués quand j'avais un an et maintenant ils veulent savoir ce que j'en sais ! Cette fois, j'en ai marre. Je crois qu'il est temps d'arrêter les frais.

— Écoutez les mecs, je ne vous connais pas et vous ne m'avez jamais vu. Ma vraie famille, franchement, j'en ai rien à foutre et c'est pas à trente-huit piges que je vais remuer la merde. Donc, vous allez faire gentiment demi-tour et rentrer très vite chez vous pour vous faire une tisane de romarin. Il paraît que ça calme. Salut.

Je n'attends pas leur réponse et je me tire en direction du camp. Je ne vais pas bien loin. Trois mètres à tout casser. Schneider m'a rejoint à une vitesse étonnante pour un type de son âge et je sens un truc bizarre dans mon dos, à la hauteur des reins. Ça a l'air d'être rond et froid. Je me fige.

— Je suis désolé, Jef, dit-il. Nous espérions éviter d'en arriver là, mais ce que nous avons à te dire est de la plus haute importance. Tu dois nous écouter.

Merde ! Je suis en train de me faire braquer par un vieux en costard juste devant mes potes. Ceux-ci ont compris la gravité de la situation et reculent avec prudence. Nab a toujours son air mauvais. J'espère qu'il ne va pas s'amuser à jouer les héros...

— OK... C'est bon... J'ai pigé... Je vous écoute, dis-je en me retournant lentement.

En face de moi, Karl a un sourire crispé. Il tient à bout de bras un flingue qui a l'air un peu lourd pour lui.

— Je n'ai plus l'âge de ces conneries, dit-il. Tu vois, petit, je n'ai plus la main très sûre. Heureusement que tu as été raisonnable !

Je fais une grimace. Je n'aime pas bien qu'il m'appelle « petit », mais avec ses arguments, il pourrait m'appeler « mon canard », ça ne me dérangerait pas.

À son tour, Angelo Morano s'approche de moi. Il remet ses lunettes sur son nez et se racle la gorge plusieurs fois bruyamment.

— Bon, voilà, ce que nous avons à te dire est un peu délicat... commence-t-il.

— À vrai dire, c'est même un peu particulier... poursuit Schneider.

Je les regarde l'un après l'autre, incrédule. C'est qu'ils me flanqueraient presque la trouille ces deux cons !

Morano pousse un soupir et se tourne vers Schneider.

— On ferait peut-être mieux de lui donner tout de suite la lettre, tu ne crois pas ?

L'autre acquiesce.

Une lettre ? Morano plonge la main dans sa veste et en sort une enveloppe longue et cornée. Il me la tend.

— C'est pour moi ? je demande, bêtement.

Il me dévisage comme si j'étais le dernier des abrutis. Je prends la lettre.

« À l'attention de Jean-François Cachin », il y a écrit dessus. J'esquisse une grimace.

— Bon, je l'ouvre, alors ?

Angelo Morano lève les yeux au ciel.

— C'est bon, c'est bon, je dis très vite.

Ils me font rire ces deux-là. Je suis tranquille, peinard, avec mes potes et voilà qu'ils débarquent, me prennent la tête avec ma famille, me braquent et me refilent un courrier zarbi avec mon nom dessus. Et ils voudraient que je sois rassuré ? Merde, alors ! Ils sont marrants, eux. D'un geste brusque, je décachette l'enveloppe et j'en sors trois feuillets pliés, couverts d'une écriture maladroite. Du coin de l'oeil, j'aperçois Nab et Prof. Bouffés par la curiosité, ils tendent le cou vers moi sans pour autant oser avancer. On dirait une paire d'ET avec les gros yeux et la bouche en cul de poule. Il ne manque que la couleur.

Je déplie la feuille.

« *Mon cher Jean-François,* »

À nouveau, je dévisage les deux vieux.

— Dites, les mecs, vous êtes sûr que vous ne vous êtes pas gourés ? Parce que je ne le sens pas bien votre truc, là...

— Lis, ordonne Schneider, avec impatience.

« *Mon cher Jean-François,*

*Je pense que tu dois être un peu surpris de recevoir une lettre, portée ainsi par deux de mes anciens camarades. Dans tous les cas, si tu l'as reçue, c'est que je ne suis plus de ce monde.»*

Je ne peux pas m'empêcher de lever les yeux vers les vieux.

— C'est quoi, ça, bordel ? je dis en désignant la lettre.

Angelo Morano a un rictus nerveux.

— Lis, grince-t-il.

Je grommelle mais me replonge dans ma lecture.

*« Je suis sûr que tu dois te demander qui t'écrit de cette façon un peu étrange. Hé bien, voilà : je m'appelais Giovanni Benedetto et j'étais... ton grand-père ! Autrement dit, le père de ta mère, Agnès Perron, épouse de Stéphane Cachin, que tu n'as pratiquement pas connus puisqu'ils sont morts avec ta grand-mère, Marie Perron, dans un accident de voiture, quand tu avais tout juste un an.*

*Je ne t'apprendrai pas que tu as été placé ensuite à la DDASS... Et cela même, alors que j'existais ! Il y avait plusieurs raisons à cela : d'abord, je n'ai jamais vécu avec ta grand-mère. Quand ta mère est née, nous ne nous fréquentions déjà plus et ta grand-mère n'a jamais cherché à me retrouver. C'est par hasard, au milieu des années cinquante, que j'ai découvert que j'avais une fille. J'ai pensé (peut-être un peu par lâcheté) qu'il était alors un peu tard pour m'impliquer dans sa vie. Cependant, je n'ai pas pu m'empêcher de la suivre, de loin, en me disant qu'un jour, peut-être, je pourrais apparaître au grand jour.*

*Dans tous les cas, j'ai assisté à sa rencontre en 1965 avec Stéphane Cachin qui, comble de malchance pour toi, était orphelin de guerre. En 1967, à ta naissance, je n'étais pas très loin non plus. Lorsque j'ai vu ma fille te promener dans ton landau dans les rues de Grenoble, j'ai*

*pris la décision de ne pas te lâcher. Et puis est survenu ce stupide accident qui a coûté la vie à ta famille.*

*Or, à l'époque, non seulement personne ne connaissait mon existence en tant que père de ta mère, mais en plus j'étais en délicatesse avec la justice. J'ai donc continué à faire comme avec ma fille, c'est-à-dire à exercer une discrète surveillance d'une part, et à assurer votre avenir, d'autre part, sans jamais me faire connaître.*

*C'est ainsi que j'ai pu te voir avec ta famille d'accueil, à Sassenage. Les Rivière étaient bien gentils, mais hélas, ils n'ont pas su t'empêcher de faire des bêtises.*

*Je t'ai tout de même perdu de vue entre 1985 et 1995. Dix longues années à me demander sous quels cieux tu te trouvais. Tu avais sans doute quitté la région... Je t'ai un peu cherché à gauche et à droite, mais je ne pouvais pas trop m'éloigner de Grenoble. Les affaires, vois-tu.*

*Bref, le jour où je t'ai aperçu, sortant d'un hôtel minable, j'ai failli ne pas te reconnaître. La première surprise passée, j'ai repris ma surveillance... jusqu'à récemment. Ce qui explique pourquoi mes anciens camarades, ils doivent sans doute être deux, sont venus te chercher jusque dans ton campement.*

*Le but de ma lettre n'est pas de faire t'apitoyer sur mon sort, puisque je suis mort, mais de t'apprendre une bonne nouvelle.*

*Figure-toi, cher petit-fils, qu'à compter de ce jour, tu es presque riche !*

*J'ai passé une partie de ma vie à faire de l'argent et aujourd'hui, une jolie somme te revient. Près de 100 000 euros. Plus d'un demi-million de francs !*

*Pour récupérer cet argent, la procédure est un tout petit peu complexe, mais que veux-tu, deux précautions valent mieux qu'une !*

*Voilà, tu devras te rendre à la Banque Centrale des Alpes, Cours de la Libération, muni d'un numéro de compte et accompagné de mes associés encore vivants dont les signatures (ainsi que la tienne) sont indispensables pour débloquer les fonds.*

*Or, tu dois savoir que je ne te donne que la moitié du numéro ! Et encore, pas directement dans cette lettre. Tu le trouveras à la poste de Grenoble. Un courrier en poste restante t'y attend depuis fort longtemps déjà. Ceci a pour but d'éviter que mes anciens associés - qui ont dû ouvrir cette lettre avant toi - ne te doublent !*

*Quant à l'autre moitié du numéro, c'est la surprise ! J'espère que tu es assis...*

*En effet, la personne qui la détient habite à Saint Nom la Bretèche, dans les Yvelines, elle s'appelle Sandrine Vassili, née Cachin en 1967, et il s'agit... de ta sœur jumelle !!! Bien sûr, sans ta soeur et les signatures de mes associés, il te sera impossible de toucher le moindre centime.*

*J'espère que tu sauras utiliser cet argent à bon escient...*

»

Je n'arrive plus à lire. Mes bras retombent lentement le long de mon corps et je plie les genoux pour m'accroupir. J'ai l'impression d'être dans une sorte de brouillard bizarre. Je n'entends plus rien. J'aperçois juste les silhouettes des deux vieux qui se dandinent d'un pied sur l'autre.

— Putain, putain... je répète.

Je me passe la main gauche dans les cheveux et je la laisse glisser sur mon visage. Puis je lève les yeux. Schneider et Morano semblent inquiets.

— Ça va aller ? me demande l'un d'eux.

J'ai envie de gerber, la tête qui pèse trois tonnes et les intestins qui font les mariolles. À part ça, tout baigne.

— C'est quoi, cette merde ? je dis en secouant les feuillets.

Schneider respire un grand coup.

— C'est, en quelque sorte, le testament de votre grand-père, Giovanni Benedetto, notre ancien associé, me répond-il.

Je me redresse sur mes jambes.

— Un grand-père, une sœur et un tas de pognon ? C'est une blague ?

Morano se gratte la nuque.

— Je t'avoue petit qu'on a eu nous aussi un peu de mal à croire que Giovanni avait des petits-enfants.

— Vous avez ouvert la lettre ? je le coupe.

Les vieux échangent un coup d'œil gêné. Ça confirme ce qui est dit dans le courrier...

Dans ce cas, ça pourrait vouloir dire que je vais vraiment toucher presque 100 000 euros... La vache ! Ça fait un sacré paquet de pognon, ça !

Je regarde Schneider.

— Alors, j'ai une frangine, moi ? je demande en ricanant.